

8 rue de Tocqueville

PREMIER ALBUM

Alexandre Dassanvals

1- Été 1940

Plus de vingt wagons, de couleurs différentes, du gris au kaki, du blanc au bleu métallisé, attendent sur les voies de garage, terminées par des butoirs. A côté, six locomotives, prêtes à démarrer. Cinq d'entre elles sont des locomotives à vapeur avec leur tender, mais il y a aussi la BB 1500, la première locomotive électrique utilisée sur le réseau du midi. Je ne fais rouler qu'un seul train. Il respecte la signalisation, mais trois trains auraient pu circuler simultanément, d'une gare à l'autre entre les rangées d'arbres et les maisons, au-dessus des passages à niveau. Des petits personnages en plomb sont disposés autour des deux gares. Le hasard des cadeaux de Noël fait que j'ai deux catégories de personnages de factions différentes. Je les ai disposées toutes les deux, mais il y en a une, mieux finie, plus délicate, aux couleurs moins voyantes, que je préfère nettement.

Je suis absorbé par mon train électrique, que je n'ai pas fait rouler depuis trois ans. Et pour cause. Nous ne sommes pas revenus dans cette maison depuis trois ans. Quand je joue au train, je vis dans un autre monde. Le monde merveilleux de tous ces petits personnages insouciantes, que je peux disposer, çà et là, au gré de mes rêves. Des personnages dont on ne peut imaginer qu'ils sont méchants.

J'ai seize ans et demi. Je ne suis plus un enfant, mais pas encore un adulte. Ma mère a dû m'appeler une deuxième fois, pour que je vienne à table. Décidément, je n'ai pas vraiment envie de quitter mes petits amis.

Au moment du dîner, dans la villa Giroflée, notre grande maison de la Ville d'Hiver d'Arcachon, mon père prend un air solennel pour nous annoncer que le drapeau allemand flotte sous l'Arc de triomphe, alors que le gouvernement de la France fuit vers Bordeaux. Il ajoute que c'est pour la France une véritable humiliation, mais que jamais, aux heures les plus sombres de la guerre de 14, il n'a perdu espoir, et qu'aujourd'hui encore il garde une grande confiance dans son pays. C'est la première fois qu'il s'adresse à nous de cette façon pour marquer la gravité d'une situation. On sent bien que lui, qui veut toujours donner l'impression de dominer les événements est, pour une fois atteint, et que sa déclaration d'espoir et de confiance procède plutôt de l'exorcisme. Ma sœur Francine lui demande s'il pense que l'on doive fuir encore plus loin. Il répond que tout est possible et que la France n'est pas limitée à la métropole. Ma mère reste muette, comme à l'accoutumée sur des sujets qui touchent à la politique. Je ne pose aucune question, je pense à tous les Français qui fuient sur les routes, sans savoir où ils vont, alors que nous sommes confortablement installés dans une luxueuse demeure qui nous appartient. Dans le malheur, nous sommes des privilégiés, et je pense que quoiqu'il arrive nous resterons des privilégiés. Je sais qu'il faut mieux s'abstenir de faire la remarque à mon père. Il a oublié depuis longtemps l'origine modeste de ses lointains ancêtres, et considère que sa position sociale lui est naturellement due.

Après un long moment de silence, ma mère détend l'atmosphère :

- Il paraît qu'oncle Gaston et tante Simone se sont installés aujourd'hui à Andernos. J'imagine le voyage qu'ils ont dû avoir ! Dire que Simone ne supporte qu'à peine la voiture ! J'essayerai d'aller voir tante Simone dans les jours qui viennent.

Quatre jours plus tôt, nous avons mis plus de deux heures à franchir le pont de pierre, l'unique pont routier qui traverse la Garonne, dans le centre de Bordeaux, pour nous diriger vers Arcachon, à travers les faubourgs de l'Alouette et du Gazinet, en suivant le chemin du tramway. Le voyage a été interminable. Nous avons été bloqués pendant des heures entières dans les traversées de Tours, Poitiers et Angoulême, sous une chaleur torride, et entre ces villes, nous roulions au pas. Arrivés en bas du pont de Saint-André de Cubzac, qui chevauche la Dordogne, nous pensions toucher au but. Nous sommes restés plus d'une heure sur le tablier du pont métallique. Je savais, parce que mon père le répétait à chaque fois que nous y passions, que le tablier de pont original, construit par Eiffel, avait été enlevé par une tempête. J'imaginai donc qu'une tornade arrivât, du fait de la chaleur, dans ce paysage sans nuage, et nous emportât comme dans un dessin animé de Walt Disney. Le tablier de pont, les voitures,

et toute notre sainte famille, tourbillonneraient, tous ensemble, au milieu d'une kyrielle d'objets disparates, et disparaîtraient dans l'horizon. Je n'osais évoquer cette hypothèse, car j'étais sûr que ma sœur se moquerait de moi. Elle le faisait dès qu'elle le pouvait. Elle me dirait sans doute : « Reviens sur terre, sors de tes rêves ! » Je fus soulagé de la fin de cette traversée interminable.

Heureusement que ma sœur et moi avons pris nos munitions. Je veux dire qu'elle avait une série de Bécassine, et que j'avais les Pieds Nickelés. A plus de dix-neuf ans, elle lisait encore Bécassine, mais peut-être les lirait-elle toute sa vie ? J'avais passé seize ans, et je ne lisais plus les Pieds Nickelés que dans des circonstances exceptionnelles. Et cela en était une. Quoi de tel que Ribouldingue et Filochard pour penser à autre chose qu'à ce déferlement monstrueux de populations en déroute. Sur la route, le spectacle était désolant. A l'instar des escargots, certaines familles avaient même arrimé leur matelas sur le toit de leur voiture, comme principale richesse à protéger. J'avais un peu honte. Nous avions trois maisons, et donc trois matelas chacun. Je n'avais jamais réalisé avant ce jour, que le matelas fût une richesse. Pour moi, c'était une facilité, un objet dont il était impensable qu'il ne fût là. J'avais l'impression de découvrir le vrai monde, celui que mes parents avaient voulu me cacher, sans doute pour me protéger.

Nous nous sommes installés en catastrophe dans la villa Giroflée, que mon père tenait de sa grand-mère, au cœur de la « Ville d'hiver » d'Arcachon. Cette villa doit peut-être son nom à l'opéra "Girofle Giroflée" de Charles Lecoq, habitué d'Arcachon. La première représentation à Arcachon de Girofle-Giroflée eut lieu en septembre 1883 au Casino Mauresque. Nous y venions parfois l'été, bien que mon père préférât la maison de Cabourg, car il pouvait y faire commodément des allers et retours vers Paris. Surtout, depuis la grande crise, Arcachon était passée de mode et la « Ville d'hiver » était quasiment à l'abandon. Ma sœur et moi, nous y avions toujours notre chambre mansardée, et j'y gardais nombre de souvenirs de jeux et de baignades sur la Grande Plage. Nous y louions une grande tente, et nous étions inscrits au club de plage, où nous retrouvions chaque année les mêmes amis. Tout petit, j'y croisais ma grand-mère paternelle, dont le portrait trône dans le grand salon, entre les portraits des frères Pereire, Emile et Isaac, qui ont bâti la « Ville d'hiver ». Elle est morte quand j'avais dix ans. C'était une femme très digne, mais très froide. Mon père a toujours gardé de son enfance la dureté avec laquelle sa mère l'avait élevé, l'obligeant à se lever tous les matins à six heures pour prendre une douche froide.

La « Villa Giroflée » est l'une des plus belles demeures de ce quartier, en partie désaffecté depuis la grande crise de 1930, auquel les événements présents semblent donner une nouvelle vie. La maison est crépie en blanc cassé, et une pierre angulaire sur deux est légèrement teintée de rose, ce qui lui donne un cachet original. Le rez-de-chaussée en demi-étage comprend une galerie extérieure, sur les trois-quarts de la façade, avec des colonnes en arceau qui soutiennent le balcon du premier étage, où débouche la grande chambre. Il y a trois autres grandes chambres à l'étage, et les toits pentus, ornés de lambrequins délicatement sculptés, abritent les chambres du deuxième étage.

Un observatoire circulaire, perché au troisième étage, donne une vue éblouissante sur tout le bassin d'Arcachon, du Cap Ferret à Andernos. Cet observatoire est suffisamment large pour servir de salon.

La galerie et le balcon donnent sur le grand parc, et leur largeur permet d'y accueillir une table et plusieurs fauteuils. Les pins se dispersent sur le terrain, au centre duquel se trouve une immense pelouse en légère pente, descendante depuis la maison, sur lequel fleurissent des massifs de lauriers rose et d'hortensias. Au milieu, trois grands palmiers. De chaque côté, proche de la clôture, des massifs d'arbusiers. Des bignones fleurissent l'été, sur les murs d'enceinte. Les allées et les massifs de fleur sont entretenus à la perfection par le jardinier.

Ma sœur et moi avons installé au milieu de la pelouse un vieux jeu de croquet retrouvé dans une cave, auquel nous jouons chaque fois que nous venons. Les parties sont héroïques. Ma sœur triche, car je joue mieux qu'elle. Dès que je me concentre pour taper la boule, elle arrive à faire discrètement avancer la sienne de quelques centimètres, avec son pied, pensant que je ne m'en apercevrais pas. Cela donne lieu à des disputes interminables, car, dès que j'accuse ma sœur d'avoir enfreint les règles, elle se met dans un état quasi hystérique, m'accusant, en retour, de tricher. Sa grande tirade est : « Tu es comme l'arroseur arrosé, tu m'accuses de tes propres exactions pour mieux les commettre en toute impunité ! ». Cela se termine généralement par un arrêt de la partie. Ma mère a très peur des maillets, quand elle passe, elle dit toujours :

- Ce n'est qu'un jeu, si vous n'êtes pas d'accord, ce n'est pas grave, ne vous tapez pas dessus avec les maillets !

En cet été 1940, très particulier, je me promène souvent dans la « Ville d'hiver », construite sur une dune qui domine la ville, jusqu'au casino Mauresque, dont la partie inférieure est la

reproduction exacte de l'Alhambra de Grenade. Les croisées imitent l'Alcazar et la partie supérieure est tirée toute entière de la mosquée de Cordoue. Je traverse le jardin du casino en jetant souvent un regard nostalgique au guignol qui est rarement en activité. Du casino mauresque part un funiculaire qui conduit dans la ville basse. Les téléphériques de toute sorte me fascinent. Je peux rester des heures à rêver devant une voiture de couleur qui monte et descend. Je l'aurais bien pris, mais mes parents m'ont interdit de quitter la Ville d'hiver. Ma passion pour les funiculaires vient de celui de Montmartre, où l'on est passé d'un système où l'eau servait de contrepoids, à un système électrique. C'était au moment où je commençais à lire « La science et la vie » qui avait consacré un grand article au sujet. L'idée que l'on injecte de l'eau, sous la cabine, à chaque voyage, pour la faire descendre en tirant celle qui montait m'intriguait au plus haut point.

Toute proche de notre propriété, la villa Graigrostan est ceinte de voitures belges, quant à la villa Alexandre Dumas, elle est annexée par le Luxembourg. L'Europe, battue, prospère à Arcachon, et je crains tous les jours que l'Union Jack ne se mette à flotter sur la villa du Trocadéro, ou toute autre superbe villa.

Mon père va quasiment tous les jours à Bordeaux. Il a réquisitionné toute une partie de la gare Saint-Jean pour y installer ses bureaux, comme Directeur de la SNCF, mais ce n'est que très provisoire. Il doit déjeuner avec tout ce que Bordeaux compte de personnalités en repli, et probablement assister de son mieux ceux dont il pense qu'ils pourraient, si les choses tournaient bien, accélérer encore sa carrière. Il revient, quasiment muet, la mine contrite, sans qu'il soit nécessaire de lui demander ce qu'il s'est passé. On peut être sûr qu'une quelconque bonne nouvelle aurait fait l'objet d'une déclaration de sa part.

Un jour, il nous apprend quand même que Léon Blum est à Bordeaux. Il ne partage pas ses idées politiques, mais a eu un petit pincement au cœur, d'abord par solidarité israélite. J'ai remarqué que tous les Israélites sont pratiquement cousins, et Léon Blum est un cousin de notre grand-père. Mon père est un démocrate, et il ne faut pas toucher à la liberté individuelle, même en temps de guerre. Enfin, c'est Léon Blum qui a impulsé la création de la SNCF par fusion des sociétés privées, ce qui lui a, indirectement, procuré son poste. Profitant de l'évènement, mon père reprend toute l'histoire des chemins de fer en France, sujet qu'il affectionne particulièrement, en insistant sur le rôle des frères Pereire. D'une certaine façon, les chemins de fer, miniatures ou non, sont inscrits dans l'histoire de notre famille.

Ma sœur Francine et moi, nous nous promenons à vélo, le long du bassin. Nous allons souvent jusqu'à la dune du Pyla que nous montons, pieds nus, pour la redescendre en galipettes, ce qui a le redoutable effet d'asperger nos chevelures de sable. Cela met, au retour, ma mère particulièrement en colère. Nous allons aussi nous promener dans la forêt de pins, à la recherche de ses grosses pommes de pin qui contiennent des pignons bien cachés à l'intérieur. Sur notre insistance, ma mère accepte de nous accompagner dans une pinasse, ces bateaux du bassin d'Arcachon, jusqu'au Cap Ferret, où nous marchons jusqu'à l'océan désert et déchaîné. Les vagues sont tellement puissantes qu'elles engendrent un nuage de gouttelettes, au travers duquel on peut voir un arc-en-ciel. Au retour, nous traversons les parcs à huîtres, matérialisés par ces piquets de bois qui dépassent de l'eau, mais nous avons interdiction formelle d'en manger car ma mère, suivant en cela les préconisations du professeur Debré, y voit un risque de variole.

Maman nous donne un jour l'autorisation de ressortir après le diner pour admirer le soleil couchant du haut de la grande dune. Paysage envoûtant où le bassin et l'océan donnent l'impression de fusionner en une immense étendue marine, entrecoupée seulement du banc d'Arguin et du cap Ferret. Les écumes des rouleaux qui se forment à la lisière du bassin égayent le tableau. Le soleil rougeoit progressivement. On a l'impression qu'il teinte légèrement le sable blanc de la grande dune, plissée par le vent. Sublime beauté de la nature, triste médiocrité des hommes. Le spectacle me rehausse, impulse en moi une énergie vitale que j'aurai à transformer.

Par moments, je ressens durement le décalage entre l'insouciance de ma vie quotidienne de jeune fortuné, et la proximité de ceux qui souffrent, même si nous ne les côtoyons pas vraiment. Mais je ne trouve aucun moyen d'y échapper.

Un dimanche mon père nous emmène rendre visite à une cousine qui a utilisé une partie de son immense fortune pour établir un établissement pour enfants nécessiteux au fin fond du bassin d'Arcachon. Elle y possède des milliers d'hectares de terres. Cette femme m'a touché. Il est possible qu'elle n'y ait consacré qu'une partie de sa richesse, mais son implication est totale. Sa vie a été dominée par une cause désintéressée. Même son visage reflète la bonté.

2- Septembre 1940

Mon père veut être un des premiers à rentrer à Paris, vue l'importance de sa fonction. Il nous laisse revenir en train quelques jours après.

Nous quittons Bordeaux par un temps superbe, dans un train bondé, où les couloirs sont jonchés de réfugiés, entassés les uns sur les autres avec leurs familles. Grâce à mon père, nous avons obtenu des places de première classe et j'ai un peu honte de me distinguer de cette façon, comme si nous pouvons prétendre à une moins grande gêne du fait de notre position sociale. Notre train roule parfaitement jusqu'à Angoulême, Poitiers et Tours. A Tours des sous-officiers allemands montent dans notre wagon et les passagers font semblant de ne pas les remarquer, alors qu'ils mobilisent l'ensemble des attentions.

Le temps qui s'est gâté depuis le départ se mue lentement en une folle averse. A partir d'Orléans, ce sont des arrêts sans nombre. Les voyageurs s'impatientent. Nous arrivons à Austerlitz à 11 heures et demie du soir, trois heures de retard.

Les rues avoisinantes sont totalement désertes, pas un véhicule automobile. La grille du métro de la station Austerlitz est fermée, avec l'indication « ouverture à 7 heures ».

Nous sommes obligés de passer la nuit à la gare dans la sinistre salle du « Centre d'accueil » où femmes, enfants, vieillards, sont couchés pêle-mêle sur des lits de camp ou debout dans les courants d'air. Nous restons jusqu'à six heures du matin, courbés en deux sur une valise en comptant les minutes, en nous consolant à la pensée d'être à Paris. A six heures, ma mère

nous propose d'aller prendre un café dans la brasserie qui vient d'ouvrir, en attendant de pouvoir prendre le métro.

De retour à Paris, au 8 rue de Tocqueville, je veux mesurer les changements survenus en me rendant jusqu'à l'Arc de triomphe pour voir flotter le drapeau à croix gammée, le drapeau du parti nazi, qu'Hitler a imposé à l'Allemagne. Bien entendu, je n'en parle à personne, mes parents n'auraient pas voulu que je m'intéresse à la politique à mon âge. Mon père s'en occupe pour ma mère, ma sœur et moi et nous fait, de temps à autres, de petits résumés que nous devons écouter religieusement.

Très peu de circulation dans les rues de Paris, du fait du manque d'essence. Pratiquement pas d'autobus. Des vélos. Certains, faisant preuve d'opportunisme, se sont même improvisés vélos taxi. Je traverse à pied le Parc Monceau et remonte l'avenue Hoche.

Je ressens une profonde amertume à voir nos morts, ceux notamment de la grande guerre, humiliés par les couleurs ennemies qui viennent les narguer. Ce morceau de tissu qui affleure la flamme, est comme un crachat que je reçois en plein visage. Un crachat salvateur, puisque comme un désir de revanche naît en moi de façon puissante, à ce moment précis. Une pulsion interne qui m'incite à saisir les armes. Je n'ai pas encore 17 ans, mais, mon chemin est tracé. Je ne sais pas encore d'où il partira, mais il partira !

Je descends les Champs-Élysées. Au rond-point, dans le jardin, les petites balançoires vertes sont au repos. Comme j'ai adoré ces balançoires étant enfant ! Peut-être donnaient-elles alors l'impression d'un voyage infini, d'une vie sans histoire, qui vient, qui va, qui ne s'arrête jamais. Aujourd'hui, elles veulent nous signifier que le temps est suspendu depuis la lugubre parade. D'une certaine façon, nous sommes entrés dans une parenthèse. Une sorte de repli. Je me demande si nous n'avons pas pris la mauvaise branche d'un labyrinthe, celle qui donne le sentiment que cela ne débouchera jamais, et qu'il va falloir faire demi-tour.

Cependant, Guignol fonctionne comme au temps jadis. Quelques rares enfants hurlent dès que le méchant se montre. Je déambule jusqu'à la Concorde, passant à l'arrière du Palais de l'Élysées, dont je pense qu'il faudrait faire un musée, le musée des illusions perdues.

À l'hôtel Crillon, puis rue de Rivoli aux hôtels Majestic et Meurice, se sont établis les sièges des principaux états-majors allemands. Les auto-mitraillettes garées à l'extérieur, les soldats

allemands au garde-à-vous devant les entrées, les drapeaux nazis avec une grande croix gammée au centre, peuvent laisser penser un moment à un tournage d'un film. Depuis toujours, j'ai rêvé d'y assister. Après quelques secondes je reviens à la réalité. Ces images m'ancrent, si j'en ai encore besoin, dans l'idée de la défaite et de l'occupation. Les croix gammées sont terrifiantes. Elles symbolisent parfaitement un engrenage infernal qui détruit tout sur leur passage. Hitler est un monstre. Un monstre terrifiant. Nous allons tous nous faire déchiqueter !

Le défilé au pas de l'oie le long de la rue de Castiglione, jusqu'à la place Vendôme, achève mon édification. Peu de jours après la défaite, je suis devenu un autre. Je me suis affranchi des propos un peu lénifiants de mon père, pour devenir un révolté. Je me sens maintenant tout-à-fait adulte. « S'ils ont choisi des hôtels, c'est qu'ils savent qu'ils ne resteront pas longtemps », me livré-je à moi-même à titre de consolation, en remontant le boulevard Malesherbes. En tous cas, il va falloir leur faire comprendre qu'ils ne sont que de passage. Un séjour touristique de courte durée, de très courte durée ! Je suis quelques minutes en retard pour le déjeuner.

Quand j'arrive dans le grand salon, ils sont tous en train de discuter. D'un côté ma grand-mère, ma mère et ma sœur devisent sur les événements familiaux de la semaine, de l'autre, mon père et mon grand-père débattent de la situation politique. « Débattent » est un bien grand mot, car mon grand-père a pris l'habitude d'écouter religieusement mon père, sans le contrarier, approuvant chacun de ses dires d'un petit hochement de tête, tout en continuant à tirer sur sa cigarette à moitié éteinte. Nul ne sait ce que pense réellement mon grand-père. C'est un homme affable, pour qui la chose la plus importante du monde est sa fille unique et, à ce titre, il n'aurait jamais pensé contredire un tant soit peu son gendre.

Césarine, qui m'a certainement entendu arriver, apparaît alors par la double porte qui conduit du salon à la salle à manger, pour nous déclamer son rituel « Madame est servie ». Césarine est au service de la famille depuis la bonne trentaine d'années qu'elle est arrivée de sa Bretagne natale. Elle a travaillé chez ma grand-mère jusqu'au mariage de mes parents en 1920. Elle fait partie de la famille dont elle connaît tous les recoins.

Ma mère mène alors la danse vers la salle à manger, où elle place chacun des convives selon l'habitude. Mon père doit s'interrompre avec regrets, car il sait qu'on ne parle pas politique à

table. Il va devoir se contenter d'un discours plutôt mondain, qu'il n'affectionne guère. Césarine passe successivement les asperges sauce gribiche, puis le sempiternel poulet rôti, pour terminer par le traditionnel « nègre en chemise », cette charlotte au chocolat entourée de crème anglaise. Tout le monde s'extasie, car par les temps qui courent, on a pu maintenir nos traditions.

- La rue de Lévis est très vide, mais nous connaissons les commerçants depuis tellement longtemps annonce ma mère, légèrement triomphante.

- Oui, vraiment longtemps, surenchérit ma grand-mère qui habitait notre immeuble depuis toujours.

La conversation « entre dames » oblique alors sur la difficulté d'approvisionnement et le prix des denrées rue de Levis. Ma sœur semble s'y intéresser, mon grand-père hoche de la tête en pensant à autre chose, mon père bout. Dépité de ne pas pouvoir pontifier devant ces dames sur la situation difficile que traverse le pays, il commence à me questionner sur mon avenir.

- Alors, as-tu déjà fait ton marché à la Sorbonne ? me lança-t-il d'un air légèrement provocateur.

- Vous savez qu'en tous cas, je ne prendrai pas le Droit : je ne veux être ni juge ni avocat !

- Ce sont pourtant deux fort beaux métiers.

- Peut-être, mais qui sommes-nous pour juger les autres ? Et si défendre l'innocent est tout à fait louable, l'avocat ne défend-il que les innocents ?

- Dis plutôt que tu ne veux pas faire ce que te recommande ton père !

- C'est vrai, je veux être moi, mais si pour être moi, j'avais voulu être Juge, j'aurais suivi vos conseils sans hésiter !

- Arrête tes circonvolutions, dis-nous ton choix !

- La littérature !

- Voilà un bon choix, risque mon grand père

Cela lui vaut immédiatement un retour très sec de mon père :

- Un choix qui ne conduit qu'au professorat !

- Eh bien moi, je ne suis pas comme vous, Robert, je serai très fier d'avoir un fils professeur !
ose ma mère.

- Forcément, Jacqueline, vous venez d'une famille d'intellectuels, moi, je suis un homme du concret, de l'industrie, de la production des choses par les êtres humains. A la fin, ce sont nous qui faisons tourner la France ! dit mon père en clôturant la discussion sur ce sujet.

Mon père est un homme qui pense compter et, en tous cas, le laisse paraître. Le contraire de mon grand-père, le père de ma mère, qui a repris le magasin de rubans de son père, et le gère toujours. Un homme d'une culture exceptionnelle, qui est d'une modestie sans égale. Il ne laisse jamais rien paraître pour ne pas faire d'ombre à mon père, mais mon père n'a que peu d'estime pour lui. A ses yeux, ce n'est qu'un marchand de rubans, malgré tout ce qu'il est par ailleurs. Ces différences s'accroissent de jour en jour. Mon père essaye de s'en sortir avec son réseau social. Il est persuadé qu'à travers l'Ecole Polytechnique, le Corps des Ponts et Chaussées, La Guerre de 14, Le Racing Club de France, les Israélites parvenus, et pourquoi pas la franc-maçonnerie ou toute autre organisation confraternelle, il a tissé une armure en fil d'acier qui le protège des lois de Vichy. Il s'est construit sur un postulat narcissique : « On ne me touchera pas, car je suis indispensable, je suis un nœud vital du maillage social de la société française ». A l'opposé, mon grand-père imagine le pire, mais ne craint rien. Le pire est de faiblir devant l'ennemi. La mort n'est finalement qu'une délivrance, une certitude de ne pas baisser la tête à la dernière seconde. Seul compte l'honneur. J'imagine mon grand-père, nu devant ses ennemis, prêts à le torturer, la tête haute, le regard impavide, les narguant par son indifférence. Ultime manifestation, non pas de sa supériorité personnelle, mais de la supériorité de la civilisation qui a traversé des siècles pour en arriver là. Quant à moi, je pense que seul compte l'honneur de mon pays qui passe par la défaite des ennemis. Mon grand-père représente l'honneur de la civilisation, je représente l'honneur du pays.

Ce jour-là, mon père prend mon choix pour la culture comme un coup d'épée dans le dos, venant de mon grand-père. Il aurait tant voulu que son fils fasse ce qu'il voulait, quand il le voulait ! En fait, j'ai hésité à me lancer dans des études d'Histoire et j'ai choisi la Littérature, car j'envisage de faire du théâtre et du cinéma. Je ne vais pas l'annoncer à mon père, il faut que je le ménage. Penser que je vais devenir professeur est déjà assez rude pour lui !

Après le déjeuner, je reprends mes lectures, en griffonnant quelques notes sur un cahier. Pour me détendre, je m'exerce aussi à la clarinette. J'ai commencé à suivre des leçons, et je progresse très vite. J'envisage même de créer un petit groupe pour jouer dans les soirées. Le

seul obstacle est ma sœur, qui a la chambre voisine et se plaint du bruit qui l'empêche d'étudier sa pharmacie. Je suis sûr qu'elle exagère, mais ma mère lui obéit, comme toujours.

Début octobre, je suis vraiment heureux de me retrouver étudiant après les dures années de lycée, sous l'autorité un peu harcelante des professeurs et des parents. Je me sens tout-à-coup adulte, et pas seulement parce que je me suis affranchi de la tutelle paternelle. Le premier jour passé à la Sorbonne, je me sens un peu déboussolé par la géographie des lieux. Je m'apprête à suivre la majorité de mes condisciples, quand j'entends une voix qui me hèle. Je me retourne pour apercevoir Hélène, toute souriante, qui court vers moi.

Hélène est une amie de toujours, car non seulement sa sœur a toujours été dans la même classe que ma sœur, mais nous avons été tous deux louveteaux et éclaireurs à la troupe du temple protestant de la rue Roquépine. La grande bourgeoisie israélite affectionnait particulièrement les scouts protestants, qui étaient accueillants. Ensemble, nous avons participé à des goûters ou des bals masqués où j'accompagnais ma sœur. Ma tenue favorite était celle de Peter Pan, et la sienne comme, par hasard, celle de Wendy. Nous étions faits pour nous entendre.

J'adorais cette tenue verte de Peter Pan, et je m'étais longtemps installé dans le personnage merveilleux. J'aimais ses aventures extraordinaires dans le pays imaginaire où il emmenait Wendy à la rencontre de la fée Clochette et du méchant capitaine du Jolly Roger qui retenait les Enfants Perdus. J'aimais quand le capitaine Crochet, vaincu, poussé par-dessus bord, disparaissait dans la gueule du crocodile. Peter devenait alors capitaine du Jolly Roger et ramenait Wendy et les Enfants perdus à Londres.

La mère d'Hélène et ma mère se parlaient souvent sur les bancs du parc Monceau. J'ai toujours pensé que ma mère aurait aimé avoir des relations plus étroites avec une famille de la haute société protestante, mais la société n'est-elle pas un empilement de groupes qui désirent accéder chacun au niveau supérieur ? Je vois encore Hélène, tournant avec moi, en courant et hurlant, autour de la Rotonde du parc Monceau. J'adorais faire le tour de ce petit temple circulaire, vestige du mur des fermiers généraux. Le parc a été conçu avec des fabriques de jardin : pagode, pyramide, ruines féodales, temple romain disséminés le long de sentiers accidentés, de bouquets d'arbres et d'îles.

Après quelques hésitations, je propose à Hélène de venir prendre un verre au Balzar tout proche. Elle devrait bien s'initier à la tradition estudiantine de dissenter dans les estaminets du quartier latin. Hélène est devenue une jolie fille blonde de mon âge, qui respire la jeunesse et la légèreté. Je l'imagine bien cueillant un bouquet de coquelicots sur un grand champ peint par Renoir. Je suis d'autant plus content de la retrouver dans mon année d'études, que j'ai toujours eu un béguin pour elle, mais qu'elle m'a paru inaccessible. Je pensais qu'elle était réservée à des garçons protestants plus beaux et plus intelligents que moi. Enfin assis ensemble, nous avons le temps devant nous pour discuter. Nous dissertons longuement sur la situation. A la fin d'une jeunesse sans problème, gâtés par des parents trop contents d'avoir échappé au massacre de la grande guerre, nous abordons l'âge adulte dans un monde qui s'écroule devant nous. J'ai l'impression que nous traversons l'océan sur un bateau qui fait naufrage, et j'ai envie de la serrer contre moi pour la sauver ! Après un bon moment elle me dit :

- C'est drôle, j'ai l'impression que nous sommes sur le même navire !

Je jubile intérieurement. Je ressens quelque chose de profond en moi, quelque chose qui procède sans doute de l'attirance, mais que je n'arrive pas encore à vraiment exprimer. Je suis à la fois ému et émoustillé. Mais ce sentiment naissant est bridé par l'interdit inconscient que je me suis posé depuis toujours, ou plutôt que ma mère a posé depuis toujours : Hélène fait partie d'une caste supérieure, nous avons déjà de la chance qu'ils nous considèrent. Mais le temps a passé :

- Je crois que l'on a encore beaucoup de choses à se dire !

- Oui, il faut absolument qu'on se revoie.

Les jours qui suivent, ma nouvelle vie d'étudiant se met en place de façon régulière. Je vais écouter les cours à la Sorbonne, où je croise régulièrement Hélène. Nous échangeons surtout sur le cours du professeur, et la façon dont nous envisageons nos dissertations. Je meurs d'envie de l'inviter à venir se promener dans Paris avec moi. Je nous imagine le long des quais de Seine, moi lui déclamant : « Je ne parlerai pas, je ne penserai rien, Mais l'amour infini me montera dans l'âme ». J'envisage de lui faire, juste après, ma déclaration.

Mais tout cela n'est qu'un rêve. Je suis inhibé, probablement par une certaine forme de timidité. Je suis paralysé par son regard, qui me fascine tant, que je n'aurais pas pu accepter la moindre rebuffade de sa part. Je l'aime secrètement, dans l'impossibilité de lui faire savoir. M'aime-t-elle ? Je ne peux le savoir. Cet amour clandestin me convient, je ne me sens sans doute pas capable d'assumer plus.

Progressivement, nous avons pris l'habitude de parler à d'autres étudiants. Nous formons ainsi, autour d'Hélène et moi, un petit groupe de cinq, qui nous permet de nous repérer dans la foultitude des élèves du cours. Il y a Odile, Marie et Julian, qui se sont attachés à nous en venant simplement nous parler. De temps à autres, nous allons prendre ensemble un pot dans un des nombreux cafés avoisinant la Sorbonne. Les discussions continuent à être essentiellement littéraires. Le romantisme nous fascine tous. Ce besoin de débordement débridé, d'explosion lyrique, correspond parfaitement à la fougue de notre jeunesse.

Je passe prendre mon grand-père à son magasin rue du Quatre-Septembre. La place de la Bourse est déserte, seules circulent quelques vélos. Sur la porte du magasin, une petite affiche est plaquée : « Magasin tenu par des Juifs ». C'est un choc. Peut-être est-ce ce que j'ai reçu de plus violent depuis le début de la guerre. Comme si le monde où j'ai vécu depuis mon enfance est devenu un autre monde. Un cauchemar. La France n'est plus la France. Je comprends ce que les hampes nazies qui décorent Paris n'ont pas suffi à me faire comprendre : que cette guerre, n'est pas seulement la guerre, dont on parle communément dans les livres d'Histoire avec son cortège de batailles, de violences et d'occupations. Je découvre une dimension autre, tellement autre que je suis incapable de la nommer. Je comprends que l'on n'atteint plus seulement à un pays, mais que l'on s'attaque prioritairement à un groupe religieux, par idéologie, par fanatisme. Je suis atterré.

Le magasin est presque vide de clients. En entrant, je passe devant les comptoirs où les vendeurs étalent leurs tissus de soie de toutes les couleurs, pour les montrer, les métrer et les couper. On y trouve la mousseline, les satins, le taffetas, les crêpes et le velours. Les rouleaux de ruban attendent patiemment dans les petites étagères carrées qui se trouvent juste derrière. Les carrés, les foulards et les cravates sont exposées à l'extrémité gauche du magasin, juste avant la grande caisse en bois, dont le plateau est ceint d'une petite barrière en cuivre. Derrière la caisse, on accède au bureau de la Direction. Depuis la mort de leur père en 1921, mon grand-père gère la boutique avec ses deux plus jeunes frères, Georges et Marcel. Leur